

BÉATRICE BOTTET

Rue de la **Mandragore**



*Le Grimoire
au rubis*

CYCLE III – LIVRE I

casterman

1

Une petite lueur grise et bientôt mauve se leva sur la Seine et commença à éclairer l'arrière du chœur de la cathédrale Notre-Dame. Une charrette à bras grinça et brinquebala dans les rues enchevêtrées, crasseuses et mal pavées du quartier Saint-Michel.

L'aube accentua vers le rose sa couleur dans le ciel. Le grincement de la charrette cessa, le chiffonnier qui la tirait s'étant arrêté net pour s'essuyer le front d'un mouchoir à carreaux douteux au moment exact où André Rigault, antiquaire de son état, prétendait-il – mais à dire vrai plutôt brocanteur de vieilleries et de bizarreries –, ouvrait sa boutique rue Lacarie.

— Alors, père Tourail, fit Rigault, guilleret, en glissant les pouces dans les entournures de son gilet, bonne pioche ce matin ?

— Très bonne pioche, monsieur Rigault, très bonne pioche ! Et pesante, avec ça ! Je viens des Batignolles pour vous. Croyez-moi, c'était pas une tite affaire que c't' affaire, mais j'l'ai eue r'en qu' pour vous.

— Voyons ça, dit Rigault, alléché, avant même de finir de décrocher les volets de sa boutique.

Il souleva un coin de la bâche qui couvrait la récolte nocturne du vieux trimardeur. On apercevait un bric-à-brac de boîtes, de bibelots, de napperons, quelques pieds dressés de petits meubles – guéridons ou tabourets –, des paperasses, des livres jetés ça et là en vrac.

— Ah, père Tourail, attention, vous savez ! Je vous ai dit cent fois que je ne vous prendrai les livres que si vous vous décidez à faire un effort pour qu'ils ne soient pas abîmés ni tachés.

— Oh, d'tout' façon, ça vaut pas ben grand-chose, ces vieilleries. Ça date de Mathusalem ou même plusse vieux. J'ai r'gardé, vous savez. Y a pas un roman, pas un r'cueil de poèmes, pas même un bon liv' de cuisine bien utile. Z'allez pas en tirer lourd, à mon avis, maugréa le chiffonnier qui du reste n'y entendait rien, ne sachant même pas lire.

Cependant, il savait reconnaître à quel type d'ouvrage il avait affaire.

— Bon, quoi d'autre ? Des vêtements ?

— Ah non, deux types du Carreau du Temple sont passés avant moi, l'un pour les fringues et les chaussures, l'autre pour le linge de maison. Mais y a trois-quatre rouleaux de dentelle dans un tiroir du chevet, à c' que j'ai vu.

— Ah, très bien, très bien, dit l'antiquaire en continuant à farfouiller. Vous allez m'aider à rentrer tout ça dans la boutique et vous aurez vingt sous¹.

— Tope là, ça me va ! conclut le débardeur.

Il se frotta les mains : c'était bien payé, pour un travail de chiffonnier.

Rigault décrocha ses deux volets de bois à la peinture irrégulière, mâtinée de vert et de bleu, dont les écailles décollées recouvraient avec peine un rouge fané plus ancien.

L'aube naissante se changea en aurore d'avril, s'enfila avec difficulté dans la rue étroite et tordue, réussit à faire briller trois pavés et à éclairer les toits de zinc ou d'ardoise. Un peu plus loin, elle répandait triomphalement sa couverture rose vif et doré sur la cathédrale entière, illuminant les vitraux,

1. 1 franc = 20 sous, 10 sous = 50 centimes.

À l'époque, 1 franc valait approximativement 15 euros.

moirant la Seine, réveillant les petites feuilles naissantes des arbres des berges. Les deux hommes ne virent rien du spectacle, occupés qu'ils étaient à transbahuter dans l'échoppe le contenu de la charrette.

— Et d'où tenez-vous cet héritage, maître Tourail ? s'informa André Rigault en remettant sur leurs pieds trois tables volantes gigognes en acajou.

— Ah, j'l'avais en vue, celle-là ! Une vieille dame du côté des Batignolles, j'vous dis. La concierge me l'avait signalé, y a pas deux jours, qu'elle avait l'air mourante, la pauvre. J'lui dois un coup à boire et une tite pièce, à la Michette, pour m'avoir réservé le bon coup. Elle, elle s'est gardé les gros meubles et les tapis. Pas les fringues, elle peut pas rentrer d'dans. Pas les livres, elle sait pas plusse lire que moi. Elle s'est mise d'accord avec le Carreau du Temple pour les vêtements. Et avec moi pour tout l' reste, et me voilà donc.

— Qu'est-ce qu'elle faisait, cette vieille dame ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Une tite vieille toute sèche et ridée qui « connaissait des choses », à c' qui paraît. Sûrement savante, ma foi, avec tous ces livres et ces papiers. Une vieille bien prop' qu'avait ni dettes, ni famille, ni fortune.

— Très bien, apprécia Rigault. Les petits meubles et les bibelots ont peu de valeur, mais je trouverai preneur. Pour les livres, il va falloir que je trie.

Il se pencha sur le fond de la charrette où plusieurs gros ouvrages, soigneusement recouverts de journal ou de papier gris, gisaient en tas désordonné parmi des feuilles volantes griffonnées ou imprimées. Il soupira. Le père Tourail n'arrivait pas à se convaincre que les livres et les papiers pouvaient, eux aussi, avoir beaucoup de valeur.

Rigault saisit un ou deux de ces pesants ouvrages quand une ombre longue s'interposa entre le soleil levant et lui.

— Tiens donc ! Qui voilà ! s'exclama l'antiquaire en se redressant, les mains aux hanches.

— Oh, fit d'un ton ravi le nouveau venu, qui portait en bandoulière une besace de cuir, je crois que j'ai bien fait de me réveiller tôt ce matin ! Un nouvel arrivage !

— C'est souvent qu'on vous voit aux aurores, jeune homme, fit remarquer l'antiquaire.

— Je suis passé à tout hasard... fit l'autre.

— Ah, ces étudiants...

— Qui sait s'il n'y a pas quelque chose pour m'intéresser, dans tout cela, monsieur ? Puis-je fouiller ?

— Fouillez, fouillez à votre gré, mon bon, tandis que je paie le père Tourail. Ensuite, soyez assez gentil pour nous aider à finir de vider cette carriole dans l'échoppe, et si quelque chose vous intéresse dans ce fatras, je vous ferai un prix.

— Mille mercis, monsieur Rigault, répondit l'étudiant, qui avait nom Albéric Besseyre.

C'était un jeune homme grand et large d'épaules, au regard clair sous des sourcils foncés, qui avait le sourire facile et même deux fossettes. Assez désinvolte, il passait souvent pour un aimable dilettante, ce qu'il n'était pas.

L'étudiant démenagea vers la boutique quelques pièces encombrantes, puis sauta carrément dans la charrette pour examiner tout à loisir les livres répandus en vrac. Accroupi au fond, il commença par faire un joli tas bien au carré. De même, il rassembla les feuilles volantes en une liasse. Hélas, beaucoup des papiers avaient été tachés par les salissures et l'humidité qui stagnaient au fond du véhicule. Les livres se révéleraient probablement plus riches et il se mit à les trier.

Rigault et Tourail finirent de traiter leur affaire, le premier versa un franc en pièces d'un sou dans les paumes noires et calleuses du second qui, s'il ne savait lire, savait parfaitement compter. Par pure bonté d'âme, Rigault ajouta trois sous pour la concierge qui avait signalé l'affaire.

— Alors mon gars ? En as-tu fini, que j'reprenne ma charrette ? fit assez aigrement Tourail.

— Presque. Voici les papiers pour commencer, monsieur Rigault, dit Albéric, toujours accroupi au fond de l'espèce de tombereau, en les lui tendant. Je finis de compulsier les livres.

— Ah non, finis pas, sors-les-moi d'là que j'puisse repartir. C'est qu'j'ai du boulot, moi, j'suis pas un feignant d'étudiant !

Albéric n'allait pas se laisser démonter pour si peu. Il avait déjà fait deux tas de livres. Il sauta hors du tombereau et alla déposer le premier sur le comptoir de la boutique tandis que le chiffonnier, piaffant entre les brancards, repartait déjà en faisant grincer ses roues.

— Attendez, il en reste ! Les plus intéressants ! s'écria Albéric en plongeant vers l'avant pour attraper l'autre tas.

Le père Tourail n'était pas disposé à attendre et le jeune homme farfouilla tandis que le tombereau avançait, au risque de se faire écraser le pied. Quelques acrobaties plus tard, Albéric serrait contre lui les trois livres du deuxième tas.

— Parlez-moi des étudiants... grommela le vieil homme entre les poils embroussaillés de sa barbe grise.

Albéric pénétra dans la boutique où Rigault, alléché par cet arrivage, commençait déjà à classer ses nouvelles acquisitions et à supputer ce qu'il en tirerait. « Le guéridon marqué ?... Il est en bon état, peut-être six francs. La théière ébréchée et sa tasse ?... C'est du faux XVIII^e, dix sous, pas plus. La mantille de dentelle ?... Disons deux francs en tout et pour tout. Les livres... ah, les livres... »

— Eh bien, jeune homme, fit Rigault en relevant la tête, avez-vous trouvé votre fortune dans ce fouillis ?

— Voilà qui m'intéresse, dit Albéric en brandissant les trois ouvrages. J'aimerais vous les acheter, si vous vouliez bien faire crédit à un étudiant de bonne famille.

— Pas de crédit, telle est ma devise, vous le savez. Mais je peux peut-être vous faire un prix. Voyons cela.

C'est presque timidement qu'Albéric tendit le premier volume, une édition bilingue – ancien français de langue d'oc, français contemporain – de chansons de troubadour. Rigault le feuilleta rapidement.

— Deux francs cinquante, annonça-t-il d'un ton définitif. Albéric avala sa salive. Tant que ça !

Le second livre évoquait les constructions de châteaux par les croisés en Terre sainte.

— Celui-là, un cinquante. On en est à quatre francs.

Albéric pâlit cette fois. C'était tout à fait excessif pour son budget.

— C'est cher... hasarda-t-il.

— De beaux livres illustrés comme ça ! À couverture de cuir estampé d'or ? Mais c'est pour rien, mon ami !

— Et le troisième ? À combien me le faites-vous ?

C'était un ouvrage si énorme, si pesant, qu'il faillit échapper des mains du brocanteur quand Albéric le lui tendit. Rigault tourna quelques pages épaisses et raides. Le livre n'était que dessins raides et maladroits, gribouillis incompréhensibles, taches d'humidité. La couverture, sous sa protection de grossier papier gris, grinçait et gondolait. Voilà un livre qui ne tiendrait même pas sur une étagère sans gêner ses voisins. Un livre bricolé par des enfants sur du vieux carton, conclut Rigault avec une moue de mépris, en s'efforçant de tourner des pages qui ne voulaient pas se laisser faire.

— Celui-là, annonça-t-il à Albéric en coulant un regard par-dessus ses lorgnons, c'est le cadeau de la maison si vous prenez les deux autres.

L'étudiant réfléchit rapidement. Les quatre francs, il ne les avait pas sur lui, il ne les avait pas du tout, et il était à craindre que ses parents, lassés de ses lubies, refusent de les lui prêter.

— Me les garderez-vous, le temps que je rassemble l'argent ?

— Pas plus d'une demi-heure. Les clients vont arriver.

En effet, la rue se remplissait, maintenant que le jour était bien levé. Des passants tendaient le nez vers les étranges boutiques vieillotées du quartier.

Quant à Albéric, ses cours allaient commencer et il risquait de rater le premier. Il désigna le troisième livre.

— Et... si je ne prends pas les deux premiers, celui-là est-il gratuit tout de même ?

Certes, Rigault y voyait un livre probablement invendable et tout à fait encombrant, néanmoins, il ne pouvait pas distribuer à tout va son fonds de commerce !

— N'exagérez pas, voulez-vous ? Je vous le fais pour... voyons... pour dix sous.

Dix sous ! Un demi-franc ! Albéric racla le fond de ses poches. C'était dans ses prix. Il tendit l'argent au commerçant et récupéra cet étrange vieux bouquin. Oh, il s'était bien rendu compte que ce livre était totalement indéchiffrable, mais il savait aussi que c'était l'objet le plus ancien qu'il posséderait jamais — à moins de devenir un jour suffisamment riche pour s'offrir de vraies antiquités — et cela était inestimable à ses yeux.

Il essaya de le glisser dans le sac qui contenait ses cours et ses cahiers, mais le livre était bien trop grand et trop gros pour y entrer.

Albéric le serra contre lui et se dirigea à longs pas souples et rapides vers son École d'architecture ancienne. Il était démangé par l'envie de l'ouvrir là, en pleine rue, tout en déambulant, mais outre que l'opération serait malaisée, il lui fallait maintenant vraiment se hâter.

— Magnifique ! Vraiment magnifique... balbutia-t-il.

Et, un peu bêtement, il embrassa la couverture de papier gris de l'ouvrage historique.

Puis l'émotion de sa découverte l'emporta de plus en plus, il se mit quasiment à courir d'enthousiasme en se répétant :

« Dès que possible, je file le montrer à mademoiselle Hermine, ma fiancée !... »

À l'instant où un Albéric un peu confus mettait *in extremis* le pied dans la salle de cours, un homme d'une quarantaine d'années, aux yeux et aux cheveux pâles, visiblement énervé, se présenta à la boutique du brocanteur Rigault, qui l'accueillit affablement.

— Je cherche un livre, annonça-t-il.

— Nous en avons ici des quantités, répondit Rigault en lui désignant d'un large geste les étagères.

— Un livre récent.

— Oh, eh bien... vous n'êtes pas dans une librairie, ici. Vous trouverez les livres récents...

— Je ne parle pas de cela. Je voulais dire : un livre que vous avez pu recevoir récemment.

— Un de ceux-ci, peut-être...

Les livres posés par Albéric formaient sur le comptoir une pile un peu branlante. Ils étaient encore recouverts de leur terne papier de protection.

— Oui, peut-être, fit l'homme en caressant pensivement une moustache blonde et clairsemée. Puis-je...

— Je vous en prie, acquiesça Rigault avec une petite courbette.

Attendant à peine la fin de la phrase, l'homme se précipita et balaya le nouvel arrivage d'un regard rapide. Il fronça les sourcils, puis prit celui du haut, l'ouvrit, le referma sèchement et le posa de côté. Il en fit de même pour tous les ouvrages, sauf quelques-uns, apparemment trop petits ou trop peu épais.

— Diable !

— Comment ? !

— Il n'y est pas, grinça l'homme entre ses dents.

Ses narines frémissaient d'énervement.

— En avez-vous reçu d'autres du même genre ? s'enquit-il d'une voix inquiète qu'il s'efforçait de rendre posée. Avec ce même lot peut-être ?

— Euh... se troubla Rigault.

— Oui, dites vite !

— Ce n'était pas vraiment un livre. Des gribouillis d'enfant sur du gros papier cartonné, avec des mots sans suite, des graffitis dans les marges et des taches partout.

À la grande surprise de Rigault, l'homme fut instantanément sur lui, cramponné aux revers de sa veste.

— Où est-il ? L'avez-vous vendu ?

— Oui, à un de ces étudiants sans le sou...

— Un étudiant ? Quel est son nom ?

— Comment voulez-vous que je le sache ! Cessez de me secouer ainsi, monsieur. Lâchez-moi ! Où vous croyez-vous ? !

L'homme aux yeux pâles sembla seulement prendre conscience de la façon dont il avait empoigné le brocanteur. Il le lâcha avec un sourire contrit et alla jusqu'à épousseter sa cravate et son gilet du plat de la main.

— Hum... pardonnez-moi. Je me suis laissé emporter... ma nervosité... mon impatience... De temps à autre, mes nerfs me jouent de ces tours...

— Vous êtes tout pardonné, répondit Rigault de mauvaise grâce.

Il lissa ses cheveux en arrière et replaça son lorgnon sur son nez.

— Alors ? Euh... votre acheteur ? insista l'autre.

— Il passe de temps à autre à la boutique, tôt le matin, à l'arrivée des chiffonniers ! Mais je ne le connais pas pour autant. Il achète des babioles qui lui semblent anciennes.

— À quoi le reconnaît-on ? fit l'homme, visiblement toujours aussi impatient

— Est-ce que je sais, moi... Un jeune homme. Il a peut-être vingt ans, un peu plus un peu moins, difficile à dire.

- Grand ?
- Euh, oui, plutôt.
- Comme moi ?
- Ah, largement plus grand, monsieur, et largement plus étoffé. Plus... athlétique, dirais-je.
- Et puis ? Les cheveux, les yeux ?
- Châtain clair, presque blonds peut-être. Les yeux ? Je ne sais pas.
- Eh bien, vous ne m'êtes pas d'une grande aide !
- Et vous, vous êtes, monsieur, d'une grande désinvolture pour traiter avec autant de brusquerie un honnête homme qui ne vous a rien fait, remarqua glacialement Rigault.
- Veuillez me pardonner, répéta l'homme en tirant quelque chose de sa poche. Voilà deux francs pour votre peine, et voici mon adresse, car j'ai une demande à vous faire. Il brandit un petit carton sur lequel un nom et une adresse étaient écrits à la main.
- Vraiment ?
- Si vous vouliez bien, monsieur, vous renseigner sur ce jeune homme quand il reviendra faire ses emplettes dans votre boutique.
- L'homme aux yeux pâles prit un air matois et onctueux, et ajouta :
- Je vous en prie. Il s'agit là d'une question de vie ou de mort.
- De vie ou de mort... s'étouffa l'antiquaire.
- Parfaitement... fit l'étranger d'un ton à la fois sinistre et mystérieux.
- Rigault, mal à l'aise de cette responsabilité inattendue, s'agita en faisant mine d'épousseter ses bibelots. Il faillit en faire tomber deux ou trois. L'autre ne le lâchait pas d'une semelle.
- N'y manquez pas, n'est-ce pas ? Dès qu'il revient, son nom, son adresse, le nom de son collègue également, et puis vous me prévenez. Il y aura récompense.

— Monsieur, je n'ai pas besoin de vos charités !

— Allons, je compte sur vous, dit l'homme en quittant les lieux avec un vague signe de la main.

Rigault faillit jeter sa carte au caniveau. Mais les réflexes du métier étaient puissamment ancrés en lui : il ne jetait rien, jamais. Sans même la regarder, il déposa la carte de l'intrus dans le tiroir de gauche de son comptoir.

Dans la rue, l'homme aux yeux pâles s'éloigna à grands pas furibonds, peu inquiet qu'on l'entende filtrer entre ses dents des exclamations sourdes :

— Vieille folle ! Sale vieille carne ! Perfide ! Je te tuerais, si tu n'étais déjà morte... Ah, vraiment, c'était bien la peine...

2

Assise jambes pendantes sur le parapet du quai, d'où elle pouvait, un peu plus loin, apercevoir la cathédrale Notre-Dame, Hortense Langevin se balançait d'avant en arrière en tapant les talons contre le rebord de pierre. Un petit vent léger faisait voler le bas de sa robe et les cheveux de sa nuque échappés de son chignon.

On était dimanche, la Seine brillait à petits reflets mouvants sous le joli soleil d'avril. C'était naguère la promenade préférée d'Hortense, que de contempler les bateaux sur la Seine, au pied de Notre-Dame. Mais aujourd'hui, bien que ce fût le premier beau jour de printemps, elle ne parvenait pas à se faire du bien avec cette vision apaisante. Elle soupirait, le regard éteint, anéantie par ce qui lui arrivait.

Madame l'avait fichue à la porte.

Hier soir, Madame avait convoqué Hortense dans son boudoir. Elle écrivait et n'avait pas levé les yeux de son secrétaire avant un long moment. C'était une grande femme raide qui portait des robes corsetées, des cols baleinés et des manchettes de dentelle qui recouvraient à demi ses mains sèches et tachées.

Hortense s'était présentée quand Madame avait jeté « Entrez » et s'était bien gardée de bouger, de se tortiller ou de se dandiner d'un pied sur l'autre. Moins encore de se racler la gorge pour signaler sa présence. Le silence de Madame avait continué, interminablement, tandis qu'elle écrivait et

écrivait. Enfin Madame signa son courrier, souffla sur sa lettre et, sans la regarder, s'adressa à sa petite bonne :

— Ma fille, vous vous êtes très mal conduite avec mon visiteur il y a trois jours, je n'ai rien dit. Vous vous êtes montrée insolente avec madame Barat la gouvernante, je n'ai rien dit. Vous avez maladroitement ébréché je ne sais quel ustensile de madame Beauterne la cuisinière, je n'ai encore rien dit. Savez-vous que je me trouve trop bonne ?

Hortense n'avait rien répliqué. Qu'y avait-il à dire ?

— Cette fois la coupe est pleine, dit Madame. On me rapporte que vous avez refusé de répondre à Monsieur quand il vous a adressé la parole.

Quand le jeune Monsieur, fils de Madame, qui avait plus de trente ans, adressait la parole à une soubrette, c'était uniquement pour exiger qu'elle cède à ses avances. Pas question qu'Hortense accorde un baiser à cet homme débauché, aussi s'était-elle excusée — aussi courtoisement qu'elle avait pu — et s'était-elle prestement dérobée.

— Aussi, ma fille, je ne vois plus d'autre solution que de vous demander de quitter ces lieux. J'ai préparé ce que je vous dois. Vos gages et le compte rendu de vos états de service.

Hortense chancela. « Quitter les lieux... » Avait-elle bien compris ? Elle était mise à la porte. Sa bouche trembla et ses yeux papillotèrent, mais elle se reprit et son maintien redevint celui d'une servante de grande maison qui n'est pas censée avoir d'états d'âme.

Madame lui désigna une enveloppe de papier ordinaire portant ces seuls mots : « Pour la bonne ». Même pas son prénom, encore moins son nom.

Ce n'était pas une lettre de recommandation, Hortense pouvait bien s'en douter. Quant au salaire, Madame, fidèle à ses principes d'économie, n'y aurait sûrement pas ajouté un petit viatique en supplément.

— Vous pourriez me remercier, petite mal élevée !

Hortense fit une petite révérence, tête baissée.

— Merci, Madame.

Elle était à la fois au bord des larmes et révoltée par l'injustice de ce qui lui arrivait.

— Nous sommes samedi soir. Comme je pratique la vraie charité chrétienne, je ne vais pas vous jeter en pleine rue à l'heure qu'il est. Vous aurez cette nuit encore la jouissance de votre chambre...

« De votre galetas... », rectifia Hortense en elle-même, acerbe.

— ... mais dès demain matin, vous aurez la bonté de laisser sur votre chaise votre robe, votre tablier, votre bonnet, bref, tous les vêtements de votre charge que la maison met aimablement à votre disposition.

Simple uniforme de bonniche, noir comme si une servante se devait de paraître perpétuellement en deuil.

— Merci, Madame, dit Hortense, qui connaissait la réplique qu'on attendait d'elle.

— Et vous pourrez attraper la première messe du matin. Inutile de revenir ensuite.

— Bien, Madame.

Les jambes flageolantes, elle ne parvenait pas encore à prendre tout à fait conscience de la catastrophe qui lui tombait sur les épaules. Plus de travail. Qu'allait-elle devenir ?

Tout d'abord, elle ne s'était pas mal conduite avec le visiteur, un photographe. C'est lui qui lui avait adressé la parole et elle avait poliment répondu en lui tenant la porte, c'est tout. Il avait insisté, lui avait glissé quelque chose dans la main. Elle avait oublié que le rôle d'une bonne qui tend manteau, chapeau et canne est de ne jamais répondre aux questions, de ne jamais sourire, encore moins d'accepter quoi que ce soit.

Quant à madame Barat, Hortense ne s'était pas montrée insolente avec elle. Elle avait seulement fait respectueusement remarquer qu'il lui était impossible en l'espace de

deux heures de balayer les cendres de quatre cheminées, de faire briller toute l'argenterie, de battre tous les tapis et de décroasser les verres de douze lampes à pétrole.

Le légumier, c'est Barat qui l'avait ébréché elle-même, maladroite comme elle était, mais elle avait fait retomber la responsabilité sur le dos de la malheureuse soubrette.

Cette fois, c'était fini...

Madame, le jeune Monsieur, Barat, Renard le majordome, Beauterne la cuisinière, et la femme de chambre, et le cocher, tous semblaient la détester. Le cocher lui faisait des crocs-en-jambe. La cuisinière lui serinait qu'elle mangeait trop et réduisait d'office la part à laquelle elle avait droit. Renard la toisait de son regard glaçant, comme si elle était toujours en faute. D'ailleurs, Barat était pareille. Madame était sans cœur, Monsieur non seulement n'avait pas de cœur, mais cherchait tous les moyens de s'introduire dans la chambre de l'une ou l'autre des bonnes de cette grande maison.

— Vous pouvez disposer, Hortense.

— Bien, Madame. Merci, Madame.

Elle ne bougea pas pour autant. Madame se replongea dans son courrier, mais finit par relever la tête.

— Eh bien, ma fille, vous ne partez pas ?

— Madame ne m'a pas donné la lettre.

— Je vous la remettrai demain.

— Si ce pouvait être un effet de la bonté de Madame, je la prendrais dès ce soir, ainsi, demain, je partirais à l'aube sans déranger personne.

Cette garce de patronne aurait bien été capable de prétendre qu'elle la lui avait donnée et de l'escroquer de son dû.

— Grands dieux, vous êtes bien tous pareils, vous les pauvres ! soupira Madame d'un ton las et excédé. Dès qu'il est question d'argent, vous le voulez tout de suite ! Ne pas attendre une minute ! Qu'en ferez-vous pendant la nuit ? Irez-vous boire au cabaret ? Allez-vous le contempler comme un vieil avare ?

Hortense avait-elle besoin qu'on lui fasse une leçon de morale, en plus du reste ?

— Tenez...

Madame tendit l'enveloppe d'une main brusque. Hortense s'avança, Madame laissa l'enveloppe tomber sur le tapis pour forcer Hortense à la ramasser à terre.

— Et maladroite avec ça ! fit Madame de sa voix pincée. Rousse, sournoise, cupide et maladroite ! C'est vraiment le bouquet !

— Merci, Madame. Au revoir, Madame.

— Ah, ne me dites pas au revoir ! Je préfère que vous me disiez adieu.

— Adieu, Madame.

Les mots avaient du mal à passer la gorge d'Hortense tant elle était à la fois furieuse, humiliée et terrifiée à l'idée de l'avenir qui l'attendait dorénavant. Certes, la vie dans la belle maison de madame Bonance était loin d'être une sinécure et c'est plus d'une fois qu'Hortense avait mouillé de ses larmes son dur petit oreiller. Mais au moins gagnait-elle quelque argent, et puis surtout, elle n'avait pas à vivre avec son père et sa belle-mère. Et maintenant, de quoi demain serait-il fait ?

Ce dimanche matin, elle avait donc quitté pour toujours la maison Bonance. À dire vrai, c'était sans regret, mais elle n'en avait pas le cœur léger pour autant. Les gens qu'elle laissait derrière elle étaient pleins de morgue et de cruauté, maîtres comme domestiques. Mais de toute façon le monde était cruel. Comment pourrait-il en être autrement sur terre ?

Hortense marcha lentement dans les rues, son baluchon à la main. Elle savait où elle pouvait toujours diriger ses pas, où elle pouvait chercher sinon un travail, au moins un peu de compassion et, qui sait, un refuge pour quelques jours.

Elle se rendit à son ancienne école, là où elle avait eu cette chance inouïe d'apprendre à lire, à écrire, à connaître non

seulement la couture et la broderie, mais aussi un peu de poésie, un peu d'histoire.

Elle frappa à la grande porte d'une sorte de couvent. Un petit volet de bois, grand comme la moitié de la main et grillagé comme une prison, s'ouvrit.

— Oui ?

— Je voudrais voir sœur Félicité, dit timidement Hortense.

— Quoi ? Parlez plus fort.

— J'aimerais voir sœur Félicité.

— L'est plus ici, dit la religieuse de l'autre côté du judas. L'est à Bordeaux, je crois, maintenant.

— Oh... fit Hortense.

Une pierre lourde et dure comme du granit venait de lui écraser le cœur.

Le petit volet de bois se ferma avec un claquement sonore et Hortense se retrouva là, toute droite sur le trottoir, son baluchon pendant lourdement à son bras.

Elle n'erra pas longtemps dans les rues de Paris car, quasiment sans l'avoir voulu, elle se retrouva sur le parapet du quai de la Mégisserie, comme avant, comme chaque fois qu'elle avait été malheureuse. Elle était là, balançant ses jambes, ses talons cognant contre les pierres. Depuis combien de temps ? Elle ne savait pas. Le geste l'apaisait. Ça allait déjà mieux.

Le petit rayon de soleil lui caressa la joue. Quel plaisir inattendu ! Depuis qu'elle était chez madame Bonance, elle n'avait jamais eu le temps de seulement contempler le soleil ou les nuages. De profiter de leurs bienfaits. Voilà qui commença à la ragailardir.

« Je peux profiter du beau temps pour réfléchir... », se dit-elle.

Et puis au fond, elle avait de l'argent, elle pouvait bien en dépenser un peu pour se faire du bien et se donner du courage. Elle allait s'offrir un cadeau.

Elle quitta le quai pour acheter un petit bouquet de violettes qu'elle glissa dans son corsage. Le parfum délicieux et sucré lui monta au nez. Puis elle se paya pour tout déjeuner une brioche au sucre et aux fruits confits, et retourna sur le parapet pour la déguster à loisir. Elle pensa n'avoir jamais mangé de sa vie quelque chose d'aussi délicieux. C'était une folie, mais tant pis. Elle ne devait pas non plus se laisser mourir de faim.

Il lui fallait faire le point, maintenant qu'elle était rassasiée. Elle savait ne pouvoir compter sur personne.

Il faudrait qu'elle trouve tout de suite un autre travail et elle devait faire le point sur ses atouts. Points forts ? Points faibles ? Hum, plutôt des points faibles...

Elle détestait les quinze taches de rousseur semées sur son nez par une nature impitoyable. En revanche, elle aimait bien ses cheveux châtons aux reflets cuivrés qu'elle rinçait au vinaigre pour les faire briller.

Mais les taches de rousseur ! Aucun fléau, pour une jeune fille, n'est pire que d'avoir le visage ainsi disgracié par des éphélides. Même les curés, qui sont si pointilleux sur ce que les femmes peuvent se permettre en fait de cosmétique et tonnaient contre le maquillage, autorisaient avec leur bénédiction les lotions contre les pointillés roux qui déparaient si radicalement un visage.

— Ah, si je n'avais pas ces abominables taches de rousseur... se fit-elle la réflexion tout haut en posant le bout des doigts sur la partie de son visage concernée.

« Quand je serai riche, se disait-elle habituellement dans sa soupente en comptant en secret les sous qu'elle économisait, si un jour je suis riche, j'achèterai sans hésitation les crèmes les plus chères pour être à tout jamais débarrassée de ce fléau ! »

Mais depuis ce matin, la perspective d'être riche s'était singulièrement amenuisée. Et même sans parler d'être riche, il fallait simplement survivre...

Elle détestait que son père vole l'argent qu'elle gagnait durement pour le boire et elle se réjouissait d'avoir si bien économisé plusieurs francs dans son dos. Madame payait Hortense tous les dimanches matin, et tous les dimanches après-midi, son père entraînait par la porte de service, montait quatre à quatre dans sa misérable chambre et exigeait qu'elle lui remette ce qu'elle avait eu tant de mal à gagner. Mais elle avait tout de même réussi à l'entourlouper un peu et son pécule était maintenant dans sa poche avec la paie que Madame lui avait laissée la veille.

Elle détestait sa belle-mère, la grosse femme malpropre et paresseuse avec qui vivait son père ; ç'avait presque été un soulagement pour elle – au moins au début – de loger chez madame Bonance, où son père l'avait placée, loin du couple braillard, inconséquent et violent que formaient Rufus Langevin et sa nouvelle femme.

Elle détestait se sentir impuissante et être perpétuellement envahie de tristesse. Elle était sûre cependant qu'il existait, tout au tréfonds d'elle-même, un trésor de... courage, de détermination, de fantaisie peut-être. Et elle avait la certitude ténue qu'il y avait en elle encore autre chose. Mais quoi exactement ? Elle aurait été bien en peine de l'exprimer.

Elle détestait avoir dû quitter l'école à l'âge de dix ans, mais elle aimait bien que sœur Félicité lui ait affirmé, l'air chaleureux et convaincu, qu'elle était douée pour étudier.

Quant à savoir si elle détestait ou aimait avoir bientôt seize ans, elle se posait encore la question.

De quoi son avenir serait-il fait ? Le plus raisonnable pour elle était de se rendre dès lundi à un bureau de placement pour tenter de dénicher un autre travail de bonne. Mais elle ne pourrait pas se servir du certificat méchamment rédigé par Madame : « Paris, 10 avril 18NN. Je certifie que la fille Langevin Hortense, âgée d'environ quinze ans, a travaillé à

mon domicile, l'hôtel Bonance, pendant cinq ans et quatre mois. Elle n'a accompli qu'un travail médiocre, elle est maladroite et sournoise, peu respectueuse de ses aînés. On n'a cependant jamais pu l'accuser de larcin. Signé : V. Bonance »

La dernière phrase laissait perfidement entendre qu'Hortense était voleuse, mais que jamais Madame n'avait réussi à la prendre la main dans le sac.

Si elle ne parvenait pas à se faire embaucher comme bonne, que lui restait-il ? Ouvrière en usine, vendeuse des rues, serveuse de cabaret, ou encore mendiante, si elle ne trouvait rien de mieux. Elle serait arrêtée comme vagabonde par la police et mise en prison jusqu'à sa majorité. Autant dire, pas de quoi la transporter de joie.

Hortense picora pensivement les dernières miettes de sa brioche qui s'étaient répandues sur sa robe trop petite, celle qu'elle portait en entrant chez Madame, cinq ans et demi plus tôt. Depuis, elle n'avait été vêtue que des robes noires de sa charge.

Barat l'avait fouillée ce matin à l'aube, sur ordre de Madame, pour être sûre qu'elle n'emportait ni bibelot, ni argenterie, ni rien de ce genre. Mais elle n'était pas comme ça, Hortense Langevin.

Elle avait quitté la maison Bonance la tête haute mais le cœur gros, avec sa robe verte, un petit chapeau, une courte pèlerine et un petit baluchon. Il contenait ses dessous, ses affaires de toilette et un livre jadis donné par sœur Félicité et qui racontait la vie des saints. Elle ne possédait strictement rien d'autre et Barat en avait été pour ses frais. L'argent glissé dans une poche de sa robe était celui qu'elle avait honnêtement gagné et la gouvernante l'avait soigneusement recompté devant elle.

— Il y a trop, avait perfidement insinué Barat. Madame vous a réglé trois francs pour la semaine. D'où viennent ces autres pièces ?

— Il y a cinq ans et demi que j'économise ce que me laisse mon père, avait murmuré Hortense, tête baissée. Je ne sors pas, je n'achète rien, vous le savez bien, madame Barat.

— Humm.

Ce grondement suspicieux avait été le mot de la fin, mais Barat n'avait osé priver Hortense de cet argent. Et voilà, c'était fini. Plus de maison Bonance, plus de ces humiliations perpétuelles.

Au fond, avoir été renvoyée par madame Bonance était peut-être la meilleure chose au monde qui lui soit arrivée, se dit-elle, peu convaincue cependant.

Ses talons tapaient de plus en plus nerveusement contre le parapet.

« Et maintenant ? se dit Hortense. Vais-je encore longtemps tourner autour du pot ? »

Car il y avait l'autre solution, la merveilleuse opportunité. Peut-être la chance de sa vie. Sa raison, son bon sens résistaient. Peut-être était-ce un piège... Elle ne pouvait s'empêcher d'être méfiante.

« Je paierai bien. Ce pourrait être un travail régulier », avait laissé entendre le photographe le jour où il lui avait adressé la parole chez Madame tandis qu'elle aurait dû ne même pas l'écouter.

La proposition du photographe, un travail bien payé, voire fréquent... Que pouvait valoir ce genre de belles paroles ?

Hortense continua à taper du talon contre le parapet, préoccupée, le sourcil froncé. Ses deux paumes, fortement appuyées contre la pierre grise, s'incrustèrent de toutes les petites irrégularités, mais elle n'y prit garde.

Des péniches, peu soucieuses du repos dominical, glissaient doucement sur la Seine comme la lame de ciseaux coupant une soie gris-vert. Les Parisiens se promenaient bras dessus bras dessous pour fêter le printemps, les femmes bien à l'abri du soleil sous leur ombrelle. Des pêcheurs à la ligne étaient à l'œuvre tout

au long des berges. Des enfants maigres, en haillons, parcouraient les quais à la recherche de quelque bonne affaire.

« Si je ne prends pas très vite une décision, je ne vaudrai bientôt pas mieux qu'eux. »

L'argent dans sa poche lui permettrait de se payer une petite chambre minable et de vivre pendant quelques jours. « Tout plutôt que de retourner chez mon père. Je ne pourrais le supporter. Je dois trouver toute seule, vite, sans qu'il le sache. »

Oui, décidément, ce photographe pourrait la sauver. Ou la perdre à tout jamais.

Elle n'avait plus qu'une heure ou deux pour se décider. Elle se mordit les lèvres. Elle n'était pas assez oie blanche pour ignorer que des personnages douteux se servent de la candeur des jeunes filles pour les entraîner sur une pente terrifiante, celle de la prostitution. Mais fallait-il pour autant se méfier de tout le monde ? N'y avait-il pas en ce monde quelques personnes bien disposées à l'égard de leur prochain ?

Le photographe, de sa voix sèche et brusque, lui avait laissé miroiter « quelque chose de trrrrès intéressant », mais aussi, un ton plus bas et en jetant des regards alentour, de « très secret, il faudra savoir tenir votre langue, ma petite ».

Il lui avait tendu sa carte en arborant un air de mystère, avec son regard métallique et cerné de violet sous ses sourcils touffus.

Elle en était là de ses pensées quand une main épaisse la saisit par le bras, à lui broyer l'os. Elle poussa un cri de surprise et de douleur. Catastrophe ! Elle ne s'était pas méfiée et elle était retournée sur le quai où il était si facile de la trouver !

Une voix grondante, mauvaise, fit à son oreille :

— Ça y est, je te retrouve... Toujours à flemmarder en regardant les péniches.

L'appréhension la submergea. Elle jeta un regard à l'homme en blouse défraîchie, luisante de crasse au col, pantalon gondolé et casquette informe.

— Papa, tu pourrais t'habiller un peu mieux, le dimanche ! bredouilla-t-elle.

— Qu'est-ce que j'en ai à faire, des dimanches ? ! Paraît que t'es plus chez ta patronne ?

Ostensiblement, Hortense détourna la tête pour fixer de nouveau le trafic des bateaux sur la soie verte de la Seine. Elle se fit secouer pour son insolence.

— Tu me réponds, petite morveuse ? Tu sais pas que tu me dois le respect ?

« Je ne dois le respect qu'à des gens respectables », pensa-t-elle *in petto*. Néanmoins, son cœur battait la chamade.

— J' suis allé chez ta patronne et la bonniche m'a dit que tu t'étais fait virer ?

Hortense ne commenta pas et son père lui secoua le bras.

— Oui. C'est vrai, finit-elle par répondre. Elle m'a renvoyée.

— Elle t'a payé c' qu'elle te doit, au moins ? Ouais ? Alors donne-moi tes sous.

— Je ne les ai pas.

Hortense tenta de se dégager, mais la poigne de débardeur de son père était terrible.

— Quoi ! Petite ingrate ! Je vais te faire passer le goût de la plaisanterie !

Hortense trouva le cran de riposter :

— Je les ai dépensés avant que tu boives au cabaret l'argent que je m'échine à gagner en quatorze heures par jour, six jours et demi sur sept ! Tu ne trouves pas que c'est un peu dommage qu'il parte en vinasse, en absinthe et en trois-six² !

Le père trouva bon de la gifler à toute volée pour ces paroles.

Hortense plaqua sa main fraîche sur sa joue brûlante marquée de cinq traces nettes et rouges.

2. Alcool fort de médiocre qualité.

— Je vais aller voir la mère Bonance, et je vais la forcer à te reprendre ! J'ai besoin des sous que tu rapportes.

— Plus jamais ! C'est fini, ça.

— Tu me dois le respect jusqu'à tes vingt et un ans, brama le père. Tu dois me remettre tous tes gains.

Il se mit de nouveau à la battre et à la secouer tant et si bien qu'il finit par entendre le bruit de pièces tintant dans une poche. Il s'arrêta net de malmenager sa fille qui, les yeux agrandis d'horreur, venait de se rendre compte qu'il s'était rendu compte. Le regard du père s'alluma instantanément de convoitise et il passa la langue sur ses lèvres tant la petite lui avait donné soif, avec ses jérémiades. Il la tint toujours solidement de la main gauche tandis que de la droite il fouillait sa poche.

— Et voilà ! fit-il triomphalement en y ratissant une grosse poignée de pièces. Je le savais bien !

Sans demander son reste, la poigne solidement arrimée à son trésor, il la planta là et s'en fut à grands pas vers le prochain cabaret où il comptait bien se soûler jusqu'au lundi matin.

Il prit juste la peine de se retourner un instant pour lui cracher d'une voix de stentor :

— Et tâche moyen d'être à la maison ce soir, sinon...

Une main encore posée sur sa joue, l'autre frottant son bras endolori, Hortense fut d'abord prise d'un moment de stupeur. Elle se trouva totalement incapable de réagir. Seules ses larmes coulaient malgré elle sur ses joues. Il lui avait tout pris ! Non seulement sa paie de la semaine, mais ses économies de cinq ans !

Elle n'avait plus rien, cette fois, plus rien du tout.

Mais elle ne retournerait certainement pas dans le taudis qui servait de logis à son père et à sa grosse flemmarde de bonne femme. Ça non, c'était impossible.

Elle ravalait sa salive et baissa la tête, accablée, misérable. Elle aurait tellement aimé être courageuse, affronter son père, lui arracher les pièces qu'il venait de lui dérober. Elle aurait

aimé mugir comme un taureau furieux ou se déchaîner comme un chat sauvage et retourner au combat. Mais elle était assez lucide pour savoir que les chances étaient loin d'être égales.

Elle se rassit sur le parapet, misérable, mais elle ne voyait plus les promeneurs, ni les bateaux sur la Seine, ni le soleil. Elle n'entendait plus les cris joyeux, les pas des chevaux, les pépiements des moineaux dans le crottin. C'était comme si elle était transformée en une poupée de son. Elle n'était pas capable de réagir face à l'adversité. Elle ne valait rien.

« Non, lui serinait naguère sœur Félicité, tu vaux bien mieux que l'idée que tu te fais de toi. Crois-moi, Dieu ne t'a pas mise sur terre pour que tu te résignes. Il t'a donné des qualités. Il nous en donne à tous. N'y a-t-il que moi sur terre à croire aux tiennes ? »

C'était il y a si longtemps... Cinq ans, maintenant, quand son père l'avait arrachée à la petite école où les sœurs enseignaient leur savoir aux fillettes pauvres.

Hortense glissa la main dans son baluchon. Elle en tira son seul souvenir de ce temps béni de l'école, sa biographie des bienheureux, un livre toilé de bleu où, estampée en doré, une sainte, mains jointes, dirigeait son regard extasié vers un ciel nuageux transpercé de rayons.

Hortense y avait inséré, à la page de sainte Austreberthe, la carte de visite du photographe.

Elle essuya ses joues humides et ouvrit le livre sur ses genoux. Sainte Austreberthe lui livra la carte joliment gravée :

Norbert Pomelet

Photographies d'art — Photographies spirites

Cour Saint-Clodomir

près la Rue Haute-des-Ursins

À Paris

3

D'un côté, la rue Haute-des-Ursins, de l'autre, comme on pouvait s'y attendre, la rue Basse-des-Ursins, toutes deux n'étant guère qu'un même boyau sordide aux pavés défoncés derrière Notre-Dame.

Hortense s'avança, méfiante. Elle n'avait mis qu'un instant à traverser la Seine au Pont-au-Change et à contourner la cathédrale, dont les alentours avaient toujours été immondes. On avait beau être en plein milieu de l'après-midi, le jour ne pénétrait qu'à peine entre les maisons tordues, bancales, où des détritrus s'accumulaient contre les bornes. Au milieu de la rue, un ruisseau charriait encore un flot d'eau des pluies du printemps augmentée de boue et de saletés. Il n'y avait pas un être humain dans cette rue. Tout le monde profitait probablement du dimanche pour s'aérer dans des lieux moins déplaisants.

Hortense se demanda où pouvait bien être cette cour Saint-Clodomir. Elle mit un pas devant l'autre, prenant bien garde à ne pas mouiller ses souliers dans la boue noirâtre charriée par le ruisseau.

Des boutiques alternaient avec des portes cochères fermées et elle poussa l'une d'elles. Une cour se présenta sous ses yeux. Les lieux étaient déserts.

Elle cria à la cantonade :

— Est-ce la cour Saint-Clodomir, ici ?

Une fenêtre s'ouvrit au-dessus d'elle, une voix aigre lui répondit :

— En face. À côté du marchand de vin.

— Merci, dit Hortense sans trop savoir si elle s'adressait à un homme ou à une femme.

Elle traversa la rue et appuya sur le battant d'une grosse porte peinte en vert, au linteau orné d'une vague sculpture représentant deux angelots dodus. La cour qui s'ouvrit devant elle ressemblait en tout point à celle qu'elle venait de quitter : carrée, sombre, pavée de guingois, surplombée de fenêtres qui semblaient autant d'yeux mornes, aveugles. Il y avait un escalier de chaque côté. Elle choisit celui de droite et alla toquer à la première porte.

— Monsieur Pomelet, s'il vous plaît ?

Silence.

Elle monta à l'étage et recommença la manœuvre. Cette fois on lui ouvrit et une fille de vingt ans, mal coiffée, un enfant morveux sur la hanche, lui dit qu'elle ne le connaissait pas.

— Le photographe... précisa Hortense.

— Ah. Fallait le dire tout de suite. Au fond de la cour, dans l'atelier.

— Merci, dit Hortense en redescendant.

Dans la cour, face à la porte cochère, elle vit en effet une porte modeste entourée de grands panneaux vitrés dont les rideaux tirés étaient totalement noirs.

« Qu'est-ce que je suis venue faire ici ?... », se demanda Hortense, vraiment pas rassurée.

Mais elle n'avait plus rien à perdre. Elle frappa quelques coups à la porte. Là encore, le silence, lourd, épais. Elle s'obstina cependant et frappa plus fort. Cette fois, elle entendit des pas pressés et une voix féminine agréable qui criait : « J'arrive, j'arrive, une petite minute... »

La porte s'ouvrit et Hortense écarquilla les yeux sur une étonnante blonde, une femme immense d'une quarantaine d'années, plâtrée de maquillage et garnie de fanfreluches.

— J'ai dû me tromper... balbutia Hortense en reculant de deux pas.

La blonde lui sourit. Ses dents aussi étaient immenses.

— Peut-être pas. Venez-vous pour une photo ?

— Euh... je ne sais pas. Monsieur Pomelet m'a proposé de venir un dimanche après-midi. Il est bien photographe, n'est-ce pas ?

— Oui, oui. Mais c'est curieux qu'il vous ait invitée à passer aujourd'hui, car il ne fait aucun portrait le dimanche. Il est comme nous tous, ah ah ah, il se repose.

— Je ne venais pas pour un portrait, fit Hortense, totalement désorientée. J'ai cru comprendre que ce pouvait être pour un travail.

— Un travail ? Ah oui, bien sûr, un travail.

L'œil de la grande femme blonde se fit plus aigu. Elle détailla rapidement Hortense des pieds à la tête, s'attarda sur son visage, fit un petit mouvement de tête vaguement approbateur.

— Je vois, dit-elle. Entrez une minute, je vais le chercher.

Elle introduisit Hortense dans une pièce lourdement meublée et ouvrit totalement les rideaux noirs. Le maigre jour pénétra et éclaira deux sofas, trois guéridons et de ternes tableaux aux murs. Non, réalisa brusquement Hortense, ce n'étaient pas des tableaux aux couleurs brunâtres, c'étaient des photographies, de grands portraits pour la plupart.

La femme disparut vers le fond dans un grand envol de plumes, de rubans et de dentelles.

Hortense s'approcha des portraits. Des hommes, des femmes, des familles, quelques portraits de militaires. Sur tous, un paraphe proclamait fièrement en bas à droite : Norbert Pomelet, photographe à Paris.

Tout à coup, Hortense sursauta. Madame était là, raide et sévère, comme à l'accoutumée, son haut col serrant son cou, son chapeau la surmontant avec majesté, bouche pincée

s'efforçant de sourire, regard fixe plongeant tout droit sur son ancienne bonne comme si elle allait encore la tancer.

« Eh bien, se dit Hortense en portant ses mains à son cœur, quel choc !... »

À la réflexion, voir ici un portrait de madame Bonance n'était guère étonnant. Car si le photographe Pomelet avait été reçu chez elle, c'était sans doute pour lui présenter le fruit de son travail.

Les autres portraits ne lui disaient rien, mais elle les trouva en général expressifs, pour autant qu'elle put en juger. Pomelet devait être un bon portraitiste.

Justement, il entra à ce moment et se précipita vers Hortense, mains et pointes de moustache tendues en avant.

— Ma chère petite, s'exclama-t-il de sa voix brusque et saccadée, vous êtes venue ! Comme vous avez bien fait !

— Je...

— Asseyez-vous donc. Pourquoi ne pas prendre un peu de thé ? Gilberte va nous apporter cela. N'est-ce pas, Gilberte ?

— Bien volontiers, mon ami.

— Mais... tenta de prononcer Hortense.

Il fronça ses sourcils broussailleux et son regard se réfrigéra.

— Chut, ma chère. D'abord le thé. Les affaires, après.

C'était un petit homme qui semblait cultiver son côté inquiétant. Il avait une quarantaine d'années, des cheveux ondulés rejetés en arrière, l'œil très perçant et cerné de bistre, le teint pâle, quasiment blafard. Il portait un costume gris et un petit gilet par-dessus sa chemise, une cravate trop fine, une grosse chaîne de montre. C'était un homme riche.

Gilberte revint avec un plateau qu'elle posa sur le guéridon et s'assit à côté d'Hortense sur le canapé. Pomelet leur faisait face, installé sur un fauteuil.

Gilberte servit le thé et une tranche de cake. Deux pâtisseries le même jour ! Eh bien, Hortense avait beau nager dans les ennuis, au moins aurait-elle eu cela ! Elle se faisait servir

comme une dame ! Et c'était la première fois qu'elle boirait du thé. Elle en était curieuse. La couleur en était jolie, ambrée, et il s'en dégagait un parfum délicat. Elle connaissait le thé, bien sûr, Madame en buvait souvent, mais Hortense n'avait pas le droit d'y toucher. Gilberte lui mit la soucoupe dans la main et, d'émotion, la jeune fille trembla au point de faire cliqueter la tasse de porcelaine dans sa soucoupe et de renverser quelques gouttes.

— Vous ne buvez pas ? s'enquit aimablement Gilberte. Voulez-vous du sucre ?

De sa vie entière, la pauvre petite n'avait jamais été traitée avec autant de civilité et elle esquissa un mince sourire. Gilberte cassa avec un joli petit marteau un fragment de pain de sucre, ce cône cristallisé qu'elle avait apporté en même temps que le service à thé, et fit tomber le morceau dans la tasse.

— Donc vous êtes venue. J'en suis bien content. Je vous ai repérée tout de suite, dit Pomelet. Elle est intéressante, n'est-ce pas, ma chère ?

— Tout à fait, confirma Gilberte. Son visage est... comment dire...

— Tellement neutre, tellement banal, compléta Pomelet. Et en même temps merveilleusement triste.

— C'est cela. Sinistre et mélancolique, malgré le charmant petit bouquet de violettes.

— Elle est parfaite.

Gênée, Hortense se demanda en quoi ce qui précédait pouvait être un compliment.

— Reste à savoir si elle fera totalement l'affaire, dit Gilberte d'un ton entendu comme si elle n'était pas là.

— Je crois qu'elle est discrète.

— Pour le reste, je m'en charge. Je vois exactement comment l'utiliser.

Hortense s'interrogea. On voulait l'utiliser ?

Quelles choses affreuses se tramaient donc dans ce sombre endroit ?

Il fallait qu'elle en parte. Tout de suite. Elle se leva d'un bond, posa la tasse sur le guéridon en renversant du thé sur la marqueterie et se dirigea en courant vers la porte, marchant presque sur les pieds de Pomelet.

— Mais où partez-vous donc si vite, mon enfant ?

La voix saccadée du photographe lui écorcha les oreilles.

— Loin d'ici ! répondit-elle en un cri étranglé.

La grande Gilberte la rattrapa en deux pas, bien avant qu'elle n'atteigne seulement la porte. Elle lui saisit le bras de sa main puissante et Hortense cria de douleur. La poigne de son père l'avait saisie au même endroit moins d'une heure plus tôt et elle était totalement endolorie.

— Oh, je vous ai fait mal ? Excusez-moi, s'exclama Gilberte.

— Je ne veux pas de vos excuses. Je veux partir ! cria Hortense en se débattant.

— Allons, mademoiselle, rasseyez-vous, fit sévèrement Norbert Pomelet tandis que Gilberte l'entraînait de force sur le sofa et lui remettait sa tasse dans la main avec un sourire engageant.

— Nous cherchons depuis quelque temps une jeune fille comme vous, dit Pomelet d'un ton bien plus aimable.

— Parfaitement, fit Gilberte en écho.

— Nous payons bien, très bien, continua Pomelet, mais nous exigeons en échange le plus total secret.

Hortense avala sa salive. Elle n'avait entendu que ces mots : « Nous payons bien. »

Son regard s'alluma de convoitise, ce qui n'échappa pas à l'œil aigu de l'homme de l'art.

— Il est vital que vous ne révéliez jamais à quiconque ce pour quoi nous allons vous rétribuer ici.

Hortense ne comprenait rien.

— Mais de quoi s'agit-il exactement ? finit-elle par questionner.

— De photographies, bien évidemment, fit sèchement Pomelet. J'ai besoin d'une jeune fille comme vous qui poserait pour des photographies.

— Mais... je ne comprends pas. Je pensais que l'on payait pour faire faire son portrait, pas qu'un photographe sollicitait des gens pour...

— Des modèles, précisa Gilberte. Vous seriez un de nos modèles.

— Et au lieu de payer pour avoir son portrait, c'est un métier où l'on est payé pour cela ? !

— Tout à fait, confirma la grande femme. À condition d'être discret.

Hortense n'était pas certaine de totalement comprendre, mais elle n'avait guère le choix. « Nous payons bien, très bien. » Il n'y avait que cela qui comptait. Elle était aux abois et ces deux personnes si étranges n'étaient peut-être pas franchement inquiétantes ni antipathiques.

— Je vois... Oserais-je vous demander... finit par dire Hortense. Combien estimez-vous...

— Trois francs par série de photos, quelques heures de présence à chaque séance.

— Trois francs pour quelques heures ! Je ne peux y croire. Ce qu'elle gagnait en une semaine.

— C'est le prix d'un travail, je vous l'ai dit, dont il est capital que nul ne sache rien.

— Si vous parlez, dit aimablement Gilberte, vous aurez la gorge tranchée.

— Quoi ! s'écria Hortense en portant les mains à son cou.

— Voyons, ma chère, reprit Pomelet de sa voix froide en la fixant de son regard métallique, façon de parler, tout simplement.

Ses paroles rassurantes ne s'accordaient pas du tout avec

son air impénétrable. Le mystère s'accentuait. Étaient-ils des assassins ? Dans quel guépier venait-elle de se fourrer ? Elle respira péniblement.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, intervint Gilberte en lui prenant la main. Je plaisantais. Je reconnais que mes paroles n'étaient pas très heureuses. Pardonnez-moi. Mais quand vous aurez compris pourquoi nous désirons vous employer, vous constaterez de vous-même en quoi la discrétion est capitale.

— Qu'attendez-vous de moi, exactement ? finit par demander Hortense, assez contractée.

— Nous vous proposons un travail bien payé de modèle photographique, qui n'est pas illégal, dit alors Pomelet, et pour lequel est requise la plus grande discrétion. Nous pourrions commencer tout de suite, pour des essais. Si vous êtes libre de votre soirée.

Il se leva et tira sur son gilet.

— Je vous paierai les trois francs pour l'essai, comme pour une vraie séance.

Hortense faillit s'étrangler d'étonnement. Même l'essai était payé ! Quelle aubaine ! On ne refusait pas une chance comme celle-là.

Pourtant, elle était toujours saisie de crainte et sa réaction ne fut pas aussi spontanée.

— Eh bien d'accord, répondit-elle, après une longue hésitation, en se levant également.

— L'atelier est par là, Gilberte va vous aider à vous déshabiller.

— Me déshabiller ? !

Ainsi c'était cela ! Ces deux êtres dissolus voulaient la faire poser pour des photos où elle montrerait sa nudité !

C'était plus qu'Hortense ne pouvait en entendre. Elle empoigna son baluchon, évita soigneusement la poigne de la grande Gilberte, se faufila entre les meubles, ouvrit la porte,

traversa la cour, passa le portail et courut de toute la vitesse de ses jambes dans la rue Haute-des-Ursins, se moquant bien maintenant de piétiner la boue du ruisseau.

Dans l'atelier du photographe, Gilberte dit :

— Il ne fallait pas le dire de cette façon. Tu l'as effrayée, tu ne sais jamais t'y prendre et nous allons perdre celle-là aussi.

— Elle a besoin d'argent. Elle reviendra, fit le photographe.